Case
FRC
19472

DIALOGUE

Entre PATRON JOSEPH, Canonnier de la Carmagnole, et Me. Jacques WATER-HOUSE, tenant la Taverne portant pour enseigne, Constitution Anglaise, New Street, *à Londres.*

Je ne suis pas publiciste,
Je ne sais point le grec, et bien peu le latin;
J'apporte mon rémède en vrai républicain.

L'Anglais.

Bonjour, M. patron Joseph, comment vous portez-vous

Le Français.

Mets ton chapeau! je ne me nomme pas monsieur, mais bien citoyen républicain, ou bien jacobin; je te rendrai le bonjour à ce nom, car je te crois étranger, et trop étranger à notre révolution, puisque tu me traite de monsieur. Aujourd'hui c'est une offense: il n'y a plus de monsieur en France. Ici nous sommes tous égaux; il n'y a plus que des républicains ou des traîtres; choisis! es-tu digne de m'entretenir? Au premier

THE NEWBERRY
LIBRARY
M W II 1544

mot je saurai te reconnoître, et à tes faits, je saurai t'estimer.

L'Anglais.

By God ! Quel peuple, si tous te ressemblent ? Quel changement, mon bon ami ? tu ne me reconnois donc plus ? Rappelle-toi de maître Jacques Water-House, tenant la taverne de la constitution anglaise, chez qui tu es venu plusieurs fois loger, New Street à Londres, que tu as estimé, que tu as aimé à entendre, quand il te parloit de la liberté anglaise. Est-il possible que tu m'en ayes imposé si fortement, moi qui suis un descendant des fameux qui ont mis la liberté du peuple anglais à l'ordre du jour, qui l'ont soutenu avec fermeté, de pere en fils, depuis des siècles. Comment est-il possible que tu me reçoives ainsi ? Cela me surpasse.

Le Français.

Que cela ne t'étonne pas ! tu n'es pas libre, rien moins que libre

L'Anglais en fermant les poings.

God damn, maître Jacques Water-House n'est pas libre ! *God damn*, tu es libre, toi, patron Joseph ! définis-moi donc ta liberté ?

Le Français.

Point d'emportemens, ou bien gare à la Ca-

magnole. Ecoute-moi et sens la comparaison que je vais te faire de ta liberté factice avec la mienne, soutenue de la sainte égalité et de la raison.

Peuple anglais, avez-vous une constitution? Réponds pour l'homme de bonne foi.

L'Anglais

Oui, nous en avons une qui a été citée mille et mille fois pour modèle, par des hommes instruits, même par votre assemblée constituante, où on ne peut disconvenir qu'il y avoit de grands hommes, tant par leurs talens oratoires que par leur érudition.

Le Français.

Dis plutôt de grands scélérats, puisqu'ils vouloient prendre pour modèle la constitution de ton pays, où on ne voit que du haut et du bas, pendant que chez nous, peuple vraiment libre, nous ne pouvons reconnoître que l'égalité qui, appuyée de la justice, doit, sans efforts, soutenir notre liberté.

L'Anglais.

Tu as fortement raison, mais sans égalité, point de liberté; mais nos représentans des communes forment l'égalité dont tu fais ton égide, et nous l'avons par ce moyen tout comme vous.

THE NEWBERRY LIBRARY

Le Français.

Tu es dans l'erreur ou dans l'ignorance la plus stupide. Comment est-il possible que des hommes à qui on ne peut refuser le sens commun, aient permis, dans une représentation nationale, une chambre haute et une chambre basse ? Comment est-il possible que des hommes qui ont le sens commun, souffrent qu'il existe une chambre haute composée de comtes, de barons, de milords, de lords et de tous les gens puissans en richesse du pays, pour représenter un grand peuple ? De nécessité ils doivent l'opprimer, et ils l'opriment depuis des siècles, et leur intérêt est lié à la gloire qu'ils se font de perpétuer leur ignorance et leur accablement. Et vous dites avoir une représentation nationale dans ces hommes dont l'intérêt a toujours été de vous asservir, en vous caressant, en vous permettant même de leur dire ou de leur écrire des injures, pourvu que tu payes, pauvre peuple ? Quelle représentation !

L'Anglais.

Tu as bien raison ; mais au moins tu dois considérer que nous avons des représentans des communes qui peuvent entraver les attaques que voudroient donner à la liberté du peuple anglais, les hommes dont tu me parles, et qui, suivant toi, sont nos plus fiers antagonistes.

Le Français.

Je tranche le mot et je coupe le nœud gordien. Vos représentans des communes vous ont toujours vendu et vous vendent encore au plus offrant et dernier enchérisseur. Tout est commerce dans votre île industrieuse. Le commerce qui y a le plus d'appas pour les marchands de paroles, c'est de représenter le peuple, qu'on a l'audace de nommer les communes ou la chambre basse ; quelle bonté d'ame dans ce peup le souverain, de laisser ainsi avilir et fouler ses droits imprescriptibles et inaliénables.

L'Anglais.

God damn, patron Joseph, tu m'ouvres les yeux ; il se pourroit bien faire que nous fussions dupes des belles motions faites en faveur du peuple par nos grands orateurs, et qui rarement sont adoptées.

Le Français.

Tu as ouvert les yeux, eh bien ! ouvre bien les oreilles, je vais te dire de trop grandes vérités :

La moitié du tems, tout est préparé d'avance et fait à la main, dans leurs comités secrets. La chambre basse, trop bien nommée parce qu'elle est vendue d'avance, sait bien qu'elle va se faire admirer du bon-homme le peuple, en mettant au jour quelques bons projets en sa faveur ; elle

l'endort, et la chambre haute, d'accord et trop souvent d'accord, lui forge les fers, et quand tout est préparé pour éterniser l'oppression du souverain sans-culotte, M. véto, caché derrière la toile, les rive si bien que c'est son premier métier: ils sont presque tous forgerons ou serruriers.

L'Anglais.

By God, ami Joseph, comme tu raisonnes! quelle différence depuis 88, où tu prenois plaisir à m'entendre, quand je te parlais de notre liberté, comparée avec le despotisme, dont les Français étaient les joyeux esclaves.

Le Français.

Mon ami, dans le tems je vous estimais heureux, je vous croyais libres, vous me le disiez tous; mais cinq ans de révolution dans mon pays, m'ont un peu instruit: j'ai appris les droits de l'homme et du citoyen: ces mêmes droits m'ont appris mes devoirs: j'ai médité et accepté notre constitution: elle est belle, elle est simple et majestueuse comme la nature, dont elle est la fille; j'ai senti la dignité de mon existence: j'ai senti enfin que j'étais un homme, et que tous les hommes étaient mes semblables, et que partout où je trouverais des hommes libres, ou dignes de l'être, je me ferais une obligation de les éclairer sur leurs droits et sur leurs devoirs.

L'Anglais.

Verivel, mon cher ami, je n'ai pas assez d'oreilles pour t'entendre : la force et la justesse de ton raisonnement m'entraîne et me convainc. Je ne m'étonne plus de voir les Français si ardens pour soutenir une si belle liberté, et pour la premiere fois, je m'apperçois que nous n'avons qu'un vain fantôme de constitution.

Le Français.

Vous en avez le son, et les effets n'en peuvent être bons pour le peuple. Que signifie cette chambre haute, sinon un jugement en dernier ressort, soutenu et payé par le mannequin monsieur *Veto*, qui tient tous les fils des marionnettes, et qui les fait mouvoir à son gré. Que signifie cette dénomination de chambre basse, sinon un avilissement prononcé d'avance sur ce même peuple souverain qui se croit représenté ? En Angleterre comme par-tout ailleurs, il ne peut y avoir qu'un seul souverain qui dicte ses loix, et par-tout où il y a des rois, il y en a des milliers.

L'Anglais.

Effectivement nous avons un roi, mais c'est un imbécille, incapable de rien, mais il se trouve entouré de milliers de remplacans, de centaine de milliers de substituts, turlu tu tu, et le peuple en est par-tout la victime ; tu as raison, Gran-

dement raison, il ne doit y avoir qu'un seul souverain.

Le Français.

Par-tout où il y a des rois, il ne peut exister d'égalité : par-tout où il n'y a pas d'égalité, il ne peut exister de liberté ; les peuples sont esclaves : et vous vous flattez d'avoir une constitution ! Si elle n'est pas toute en faveur du peuple souverain, elle est bonne à jetter dans la Tamise, avec tous ceux qui l'ont faite, et ceux qui la soutiennent.

L'Anglais.

I beg you pardon, patron Joseph, tu t'échauffe, mais épargne dans ta juste colere, ton ami Water House, ne le jette pas dans la Tamise, il peut te servir plus utilement.

Je conviens de bonne foi que je me suis plus éclairé dans ta conversation, que je ne l'aurois été pendant un siecle, en lisant les *Mornaing* journaux. Continue, sois assuré que tu n'auras pas perdu ton tems.

Le Français.

Parlons de l'inviolabilité de monsieur *Veto*, et de tous ces puissans coquins qui peuvent tout faire, qui peuvent tout dire, sans en être comptables. Sont-ce des hommes dignes de la liberté, qui ont mis cette question à l'ordre du jour,

Ceux qui se prévalent de cette loi monstrueuse, peuvent ils avoir le dessein de soutenir la liberté des peuples? Non : quiconque se met au dessus des lois, est un monstre : il ne peut avoir ma confiance : il est indigne de me faire et de me dicter des lois. Ici nous sommes tous inviolables. De par la Loi, la Loi protege notre inviolabilité. La Loi seule est notre sauve garde contre tout attentat à notre liberté, et notre représentant lui même s'y soumet avec transport. Elle sait sa force, elle lui donne son énergie, et hors la Loi, dans notre république, point de salut.

L'Anglais, s'extasiant.

Courage, courage, patron Joseph, Bravo! bravissimo!

Le Français.

Tu vois, mon bon ami, une très petite partie des vices de ta constitution. Il te fallait une comparaison vertueuse, pour en sentir tout le ridicule et te la faire détester. Eh bien! mon ami, pourquoi vos constituans y ont-ils glissé tous ces vices. C'étoit pour la rendre nulle par succession de tems, et enfin votre gouvernement l'a rendu telle que pas un Anglais de bonne foi, pas un seul Anglais ne la pourra reconnaître à ces vérités malheureusement trop marquantes.

Dans la constitution anglaise, est-il une loi qui permette la trahison et d'acheter les traîtres?

Y verra-t'on une loi qui permette à son ministre d'employer poison, perfidie, assassinat et incendie, pour empêcher un peuple de devenir libre? Y verra-t-on une loi qui permette à un ministre anglais de dépouiller, de pressurer le sang du peuple, pour le forcer de se liguer avec lui pour empêcher un peuple voisin d'être libre.

Y verra-t-on une loi qui permette à un ministre anglais d'avilir le peuple anglais, son vrai souverain, au point de le rendre complice de mille et mille attentats infames autant qu'atroces centre la liberté française?

Y verra-t-on une loi qui permette à un ministre anglais de faire assassiner des français sans armes, dans le port de Gènes?

Y verra-t-on une loi qui permette à un ministre anglais de faire assassiner des représentans d'un grand peuple qui a reconquis sa liberté.

Y verra-t-on une loi qui permette à un ministre anglais de mentir et de tromper de continuité le peuple, son souverain, dont il tient tous ses pouvoirs?

Enfin, y verra-t-on une loi qui dise formellement que le roi et le ministre font tout et que le peuple n'y est rien, pire que rien, esclave?

Non, peuple anglais, non peuple du fauxbourg Saint-Antoine de Londres, vous ne le souffrirez

pas plus long-temps. La sainte insurrection sera bientôt chez vous à l'ordre du jour. Il y a trop long-tems que vous êtes des Sans-culottes ; vexez, vilipendez, réveillez-vous, et d'un coup de massue abattez tous ceux qui en ont à revendre, et ils seront trop heureux de vous en fournir.

L'Anglais.

Mon bon ami, les pieds me petillent d'être à Londres : je ne cesse de t'admirer ; y a-t-il bien des Français comme toi ?

Le Français.

Va faire un tour aux frontières, tu y trouveras douze cents mille republicains, ou douze cents mille héros qui combattent victorieusement contre tous les rois et leurs satellites.

Y-a-t-il bien des français comme moi, *(pauvre patron joseph)* ! je suis confondu dans la foule immense des républicains, il n'y en a pas un qui ne me vaille, s'il ne vaut pas mieux.

L'Anglais.

Une Constitution telle que celle des Français, qui en fait autant de héros, doit être nécessairement sublime ; je te prie, mon ami, de m'en procurer quelques exemplaires ; j'en ferai mon elément ; je la communiquerai aux braves Sans Culottes qui viennent manger chez moi, et

sois sûr qu'elle sera bientôt goûtée et répandue dans nos fauxbourgs.

Le Français.

Avec le plus grand plaisir, mon ami, je t'en procurerai, le bonheur n'est pas fait uniquement pour la France, le bonheur des républicains français sera toujours de le répandre.

L'Anglais.

God damn, il me vient une idée : je desirerois bien que la république française envoiât quelques bons missionnaires, comme toi, en Angleterre, pour y faire apprécier votre sublime constitution.

Le Français.

Ton idée est très-bonne ; elle pourroit fort bien avoir lieu, et je crois que la république pourroit bien, sous peu, vous en envoyer une centaine de mille, pour se joindre aux Sans-culottes des trois royaumes, et pour y prêcher la sainte Égalité, l'abus des richesses et la restitution.

L'Anglais.

By god, mon ami, la république auroit bien raison, et je crois, suivant mon petit apperçu, qu'elle trouveroit bien du monde de son parti, car chez nous, comme par-tout ailleurs, le peuple aime la justice, et s'il s'est laissé mistifier si

long-tems, c'est qu'il n'y a pas vu clair, instruisons-le! garre à sa juste colère, elle sera terrible.

Adieu, mon bon ami, que je t'embrasse, et si par hazard tu étois un des cents mille missionnaires, n'oublie pas la maison de jacques Water-House; l'enseigne de la constitution anglaise, à ton arrivée, sera changée à la française; n'oublie pas, dis-je, de m'y venir voir, et tu y trouveras gayeté, bon vin et sans-culotterie.

Le Français.

Pardonne-moi mon premier mouvement, mon pauvre Water-House, je t'embrasse fraternellement et de tout mon cœur; ton ame mérite d'être libre; profite et fais profiter les petites instructions que je t'ai données, elles sont fondées sur la justice de la cause pour laquelle nous combattons, et pour laquelle nous combattrons avec persévérance sans lâcher prise, jusqu'à ce que notre liberté, accompagnée de sa fidelle et inséparable compagne, la sainte Egalité, soient reconnues par tous les ennemis qu'i nous la disputent.

Vive la République! Paix aux Chaumières, et guerre éternelle aux tyrans.

GROS LUZENNE.

La Société des Jacobins a arrêté dans sa séance du

757

premier Pluviose, que le présent dialogue serait imprimé aux frais de la Société, distribué aux Membres et aux tribunes.

GROS LUZENNE.

De l'Imprimerie des 86 départemens, et de la Société, aux Jacobins.